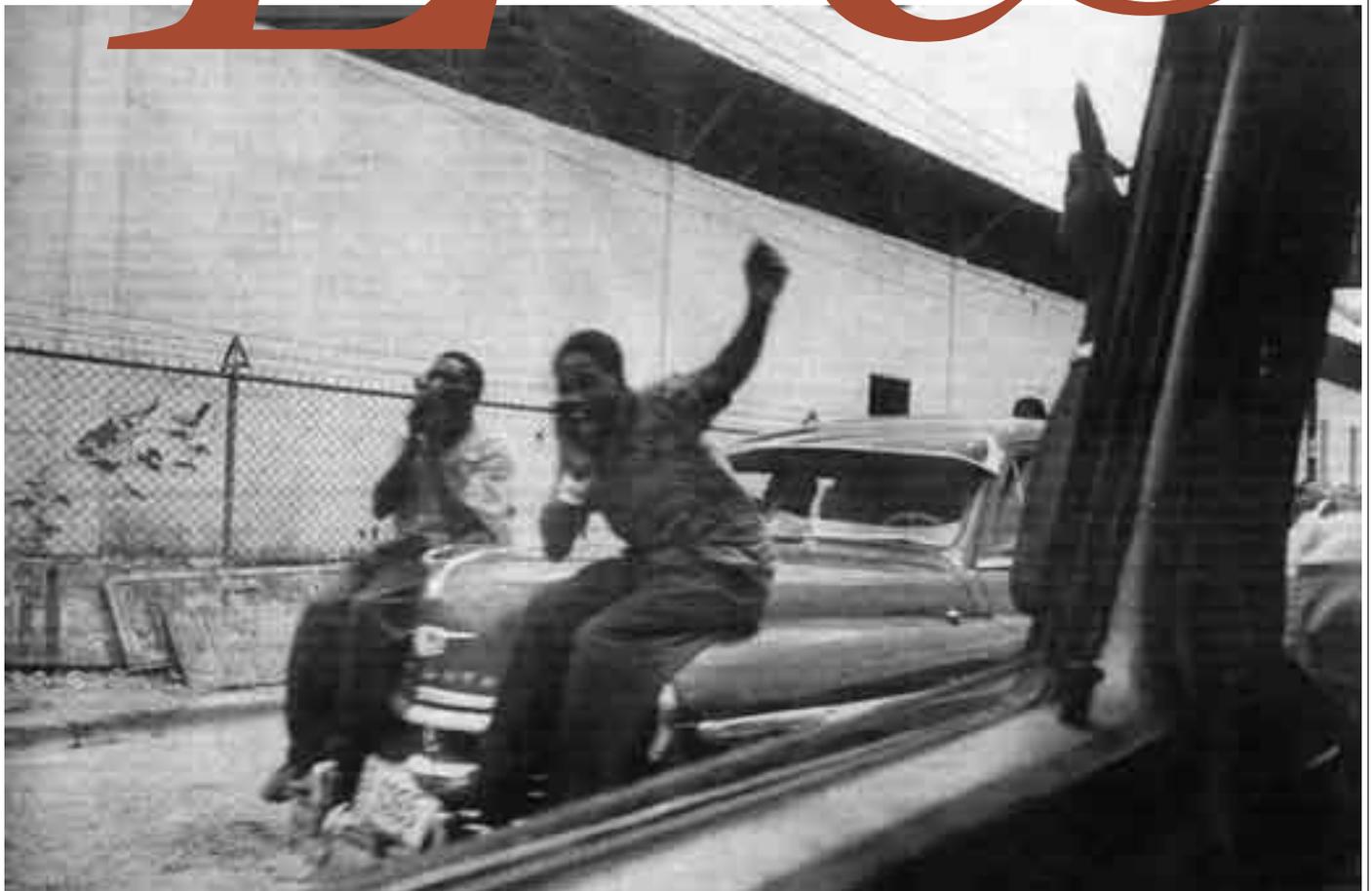


«Amour, Colère et Folie», la revanche posthume de l'Haïtienne Marie Chauvet

Libération

À Port-
au-Prince,
le 1^{er} mai 1957.

Twistes

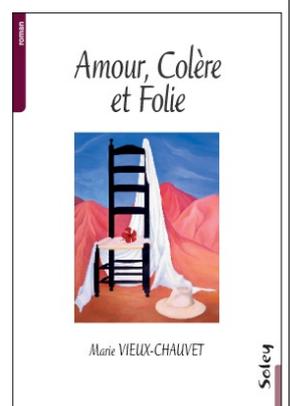


La révoltée d'Haïti

Écrite et interdite
sous la dictature
de Papa Doc,

la trilogie de Marie Chauvet est rééditée.
Enquête sur l'étrange destin d'un roman et de son auteur.

MARIE VIEUX-CHAUVET
Amour, Colère et Folie Emina Soleil
«Soley» / Maisonneuve et Larose
384 pp., 23 €.



La révoltée d'Haïti

René Depestre : «Elle avait une allure du tonnerre. Elle était

En décembre 2000, Roger Tavernier reçoit un colis d'Haïti. À l'intérieur, quatre romans de Marie Chauvet et un mot de Solange Lafontant, directrice de la librairie La Pléiade à Port-au-Prince : «Il faut rééditer ces chefs-d'œuvre.» Roger Tavernier est alors chez Vivendi (directeur adjoint du livre à l'international). Une semaine après, il a quitté l'entreprise, et trois mois plus tard, il a monté sa propre maison d'édition. Voilà pourquoi, après d'incroyables péripéties, *Amour, Colère et Folie*, qui a été publié par Gallimard en 1968 et jamais distribué, qui pendant des années a circulé sous forme de samizdats (photocopies et éditions pirates) dans les librairies haïtiennes et les universités nord-américaines, est aujourd'hui republié en France par Emina Soleil/Maisonneuve et Larose (1).

En 1968, Marie Chauvet a 52 ans. Elle a déjà écrit deux pièces de théâtre et quatre romans, pas mauvais, mais qui n'ont rien à voir avec la force et la violence d'*Amour, Colère et Folie*, considéré comme un des grands textes de la littérature haïtienne et le «maître livre» de la période Duvalier. Cette trilogie est comme un couteau plongé dans les passions sexuelles, sociales, raciales et politiques d'une ville de province pendant l'installation d'un dictateur qui n'est jamais nommé, l'invasion irrésistible de toute la société par des «hommes en noir» qui sont évidemment les tontons macoutes, et l'avance inexorable de la machine d'humiliation et de terreur.

Rage, brutalité, sensualité

Ce huis clos irrespirable d'une ville de province, cette exaspération de l'humiliation et de la rage, de la brutalité et de la sensualité, des zones floues de la fascination-répulsion pour celui qui est différent, par la couleur de peau ou la morale, sont analysés avec une lucidité et une violence troublantes. Que ce soit dans «Amour», avec le monologue carbonisé de désir, de haine et de lucidité d'une veille fille de province, dans «Colère», où chacun essaie de ne pas être souillé par le viol consenti de la jeune Rose, ou dans «Folie», qui met en scène le désespoir existentiel et politique de quatre jeunes poètes, avec ce livre, Marie Chauvet atteint une maîtrise bien supérieure à celle de ses autres oeuvres. *Amour, Colère et Folie* est un cri de révolte et de rage contre l'ordre social et sexuel, et c'est bien ainsi qu'il a été entendu. C'est aussi, dans une langue parfaitement classique, une œuvre qui fait sortir la littérature haïtienne du «nous» communautaire et de la tradition indigéniste. Mais si, pour ceux qui avaient lu le



Les «Araignées du soir» et leur toile.

Marie Chauvet entourée de (de g. à d.) :

R. Crosley, V. Denis, A. Phelps, R. Philoctète, R. Morrisseau et S. Legagneur en 1963.

livre (les intellectuels haïtiens et les spécialistes de littérature francophone), le livre était un livre mythique, c'est aussi à cause de son histoire : son interdiction, et la personnalité de l'auteur : une femme extrêmement belle, condamnée à l'exil à la sortie du livre, et morte à New York cinq ans plus tard.

Jeune fille, la romancière s'appelle Marie Vieux. Elle est née en 1916 dans une famille de la grande bourgeoisie mulâtre. Sa mère, Delia Nones, vient d'une famille juive antillaise de Saint-Thomas (Iles Vierges). Son père, Constant Vieux, homme politique et sénateur, doit s'exiler à plusieurs reprises pour incompatibilité avec le pouvoir (il y a eu d'autres dictateurs avant Duvalier), la situation économique de la famille se dégrade. Sur ses sept enfants, Delia garde trois filles et un garçon, les trois autres filles sont adoptées par des tantes riches. Marie, elle, se mariera trois fois. Avec le docteur Aymon Char-

lier, puis avec l'homme d'affaires Pierre Chauvet, tous deux membres de grandes familles mulâtres. Avec l'Américain Ted Proudfoot enfin, trois ans avant sa mort à New York. Comme beaucoup de jeunes filles de son temps, elle arrête ses études au brevet élémentaire en 1933, mais se fait une culture classique, qui n'est pas seulement une culture bourgeoise. «Elle lisait les Haïtiens, en particulier Jacques Roumain et Jacques-Stephen Alexis, mais elle était aussi au courant de ce qui se faisait en France et aux Etats-Unis, elle avait un faible pour Simone de Beauvoir», dit le poète Anthony Phelps. De manière prévisible, Marie commence par faire des enfants (Régine et Marylise avec Aymon Charlier, Pierre avec Pierre Chauvet) puis, en bourgeoisie éclairée, reçoit à sa table intellectuels et poètes.

Sa fille Régine, comme les poètes René Depestre et Anthony Phelps qui l'ont connue dans les années 50 et 60, en donnent l'image d'une femme plus que belle, séduisante et sans doute séductrice. «Elle était primesautière, directe,



François Duvalier, dit Papa Doc, le 1^{er} mai 1957.

La révoltée d'Haïti

très émancipée, libre dans ses propos et dans ses actes.»

franche, elle avait du charme et possédait le don de vous mettre à l'aise», dit Phelps, qui l'a connue entre 1959 et 1971. Quant à René Depestre, lorsqu'il parle d'elle, cinquante-neuf ans après l'avoir vue pour la dernière fois, il donne l'impression d'être encore totalement sous le charme.

À 19 ans, il était devenu instantanément célèbre avec la publication de son premier recueil de poèmes, c'était aussi un militant politique. Voilà pourquoi, bien que tout jeune et issu d'un milieu modeste, il était invité chez Marie Chauvet. «Elle admirait notre action politique. C'était une révoltée, elle était contre les tabous, les élites, l'oligarchie dont elle faisait partie.» Mais surtout, ajoute Depestre, «elle était très attirante, belle, intelligente. Elle avait une allure du tonnerre. Elle était très émancipée par rapport aux femmes de l'époque, libre dans ses propos et dans ses actes, elle n'avait pas froid aux yeux. Moi, j'étais un jeune homme insolent et frondeur, j'avais des conversations très osées avec elle. Je lui ai fait des propositions extravagantes». Le flirt restera un flirt. «C'était une forteresse imprenable, mais, pour un jeune comme moi, c'était déjà une conquête. Elle me donnait de son temps, on dansait joue contre joue. C'est la première vraie femme que j'aie rencontrée.» Au bout d'un an, en 1946, Depestre est emprisonné pour des raisons politiques, puis expulsé du pays.

À l'époque, donc, Marie Chauvet n'a encore rien publié. Elle commencera à écrire peu après, vers 1946, du théâtre d'abord, puis des romans : *Fille d'Haïti* (Fasquelle, 1950), *la Danse sur le volcan* (Plon, 1957), *Fonds des Nègres* (Deschamps, 1960). Quand elle s'attaque à *Amour...*, en 1964, François Duvalier, dit Papa Doc, est au pouvoir depuis 1957, président à vie depuis 1964. Il exalte la négritude ou «noirisme», persécute les mulâtres, l'Église, les intellectuels et tout ce qui ressemble à un opposant politique. Il a mis en place une milice de 40 000 tontons macoutes qui font régner la terreur, fait du vaudou une religion nationale et encouragé un culte de la personnalité où il est l'élu des *loas*, les esprits vaudous. Duvalier parlait d'une voix nasale, comme les *gedes*, les *loas* de la sexualité et de la mort. Comme les *gedes*, il portait des grosses lunettes et un haut-de-forme. Rien n'était dit, l'information était subliminale, mais «le message était compris par tous», explique l'écrivain Louis-Philippe Dalembert : Duvalier, protégé des *gedes*, était d'autant plus puissant et dangereux.

«Ajouter la publication»

Quand *Amour...* sort en 1968, quelques centaines d'exemplaires sont tout de suite envoyés en Haïti. A ce moment, la romancière est à New

York, et Pierre Chauvet, son mari, à Paris. «Par hasard», il rencontre l'ambassadeur d'Haïti qui le met en garde : Duvalier a lu le livre, il est fou furieux. La famille de Marie Chauvet est déjà dans le collimateur. Quelques années plus tôt, deux neveux ont été assassinés, un autre a disparu sans laisser de traces, ils n'avaient pas 20 ans. Pierre Chauvet et la famille font pression sur Marie pour qu'elle retire le livre. Début octobre, de New York où elle se trouve, elle envoie un télégramme à Gallimard : «Ajouter publication. Lettre suit.» Dans une lettre du 20 octobre adressée à Claude et Robert Gallimard, elle explique que la famille craint des représailles et demande d'arrêter la distribution. «C'était revenu un cas de conscience, raconte sa fille Régine. Elle, à New York, en sécurité, et eux, pensait-elle, lâchés aux loups en Haïti, sans défense, et payant pour elle.»

Cette trilogie est comme un couteau plongé dans les passions sexuelles, sociales, raciales et politiques d'une ville de province pendant l'installation d'un dictateur qui n'est jamais nommé.

Gallimard arrête donc la diffusion. Pierre Chauvet rachète les exemplaires déjà distribués en Haïti et les détruit. Cet épisode donne le coup de grâce à un mariage qui allait déjà mal. Marie ne reviendra jamais en Haïti et demandera le divorce deux ans plus tard. Après 1968, elle écrira encore les *Rapaces*, une fable sur le rôle de l'écrivain engagé. Phelps se souvient de l'avoir rencontrée à Paris en 1971. «Elle avait rendez-vous avec Simone de Beauvoir pour lui montrer le manuscrit des *Rapaces*.» Elle a commencé aussi à travailler sur un nouveau roman, les *Enfants d'Ogoun*, mais a à peine le temps d'en écrire quelques pages qu'elle meurt d'une tumeur au cerveau en 1973.

La vie d'*Amour...* ne s'arrête pas avec celle de Marie Chauvet. Dans les années 70, Régine rachète le reste du stock à Gallimard. Dans les années 80 et 90, ceux qui cherchent vraiment peuvent trouver des exemplaires du roman dans des librairies de New York (entre 40 et 200 \$) et, après 1986, en Haïti. Ça n'empêche pas, au contraire sans doute, que le livre soit enseigné (sur photocopies) dans les universités américaines et

canadiennes. Indépendamment presque de la valeur intrinsèque du roman, ses thèmes (révolte contre l'oppression sexuelle et politique), le



Deux guérilleros capturés et exécutés en 1964.

fait qu'il ait été écrit par une femme, une Noire (selon les critères nord-américains), et sous une dictature sanglante, en a fait une proie désignée pour les théoriciens des départements d'études féministes et afro-américaines. C'est peut-être ce zèle, souvent à côté de la plaque mais plein de bonnes intentions, qui a sauvé le livre de l'oubli et permis sa réédition.

Trente-sept ans après

En 1991, les droits sont rendus par Gallimard à la famille. En 2000, Régine tente de reprendre langue avec Gallimard, sans résultat. Ce qui décide finalement la famille à trouver un éditeur, c'est sans doute l'apparition, en 2001, d'une édition pirate. Voix de femmes, une maison d'édition féministe canadienne, basée en Albanie, réédite en effet le roman. A l'origine de ce projet, très probablement, un Haïtien-Canadien, qui voulait que ce livre soit accessible, mais qui avait aussi un compte à régler avec les héritiers de Marie Chauvet qu'il accuse d'avoir écoulé le stock au compte-gouttes pour en tirer le maximum d'argent. Après une longue et infructueuse négociation avec Pierre Astier du Serpent à plumes, c'est donc Roger Tavernier, d'Emina Soleil, qui a réussi à convaincre les héritiers de l'intérêt d'une vraie réédition. Trente-sept ans après, les lecteurs vont donc enfin avoir accès à ce livre écrit, dit Régine Charlier, «en secret, et sous le règne le plus sanglant qu'ait connu ce pays», un livre par lequel elle voulait «provoquer une prise de conscience, influencer sur le cours des événements», même si «je doute, à bien réfléchir, qu'elle ait cru possible de renverser un gouvernement avec un roman».

Par Natalie LEVISALLES

(1) «*La Danse sur le volcan*» a été réédité en 2004. Les autres le seront ensuite.

La révoltée d'Haïti

«Elle écrivait en secret»

Marie Chauvet, de la révolte à l'exil, racontée par sa fille cadette.

Les Araignées du soir

Régine Charlier est l'aînée des trois enfants de Marie Vieux-Chauvet (tel est le nom qu'elle a choisi pour la réédition de l'œuvre). En 1968, sa mère l'avait envoyée en «ambassadrice» chez Gallimard. Aujourd'hui encore, elle gère l'héritage maternel avec la plus grande vigilance.

Dans quel contexte Marie Chauvet a-t-elle écrit son roman ?

Amour, Colère et Folie a été publié en 1968. Je suis certaine d'une chose : les Vêpres de Jérémie en 1964 (1), et l'horreur qui en résulte, ont été le détonateur. Avant cela, entre 1958 et 1960 peut-être, l'arrestation d'un proche parent, mené aux casernes par les tontons macoutes, en caleçon et chemisette, avait provoqué une réaction si violente que je ne l'ai jamais oubliée. Hurlant sa colère, elle avait planté devant nous un couteau dans une table d'acajou et il était resté tout vibrant dans la table. Cette force nous avait médusés tandis qu'elle criait : «Jou va, jou vient !» («Un jour chasseur, un jour gibier»). Ce jour-là, je crois, est né en elle un désir de vengeance. C'était après que trois neveux avaient été lâchement exécutés.

J'avais entre 18 et 22 ans quand elle a écrit ce livre. Je sais, parce qu'elle me l'a souvent raconté, qu'en six mois, elle a écrit le premier jet. Elle l'écrivait en secret, en Haïti, enfermée dans sa chambre, elle ne recevait plus. La plupart de ses amis du groupe de poètes Haïti Littéraire étaient partis, ses deux filles aussi. Elle n'aimait pas travailler à un bureau, elle s'étendait sur son lit la tête appuyée sur une main, au crayon, de son élégante écriture, elle faisait ses livres.

Quel genre de femme était-ce, comment vivait-elle ?

Elle a toujours vécu sobrement. Elle détestait les mondanités, les dîners d'affaires. Elle aimait la musique, chantaient souvent, les Feuilles mortes, des airs d'opéra, Myriam Makeba... Sa voix, le timbre et l'intonation rappelaient beaucoup Juliette Gréco. Elle dansait aussi le congo, cette danse lascive, à merveille. Elle était très belle. Elle s'était entourée d'un petit cercle d'artistes et de quelques amis d'enfance qu'elle voyait régulièrement.

Quelle était sa vie à New York ?

Les premiers moments de son exil à New York ont été durs. Les jours précédant son divorce, la dépendance, l'incertitude... Puis elle a rencontré Ted Proudfoot (cadre à Manhattan), demandé le divorce et s'est remariée. Comme dans un conte de fées. Je ne l'ai jamais vue plus heureuse. Ce bonheur n'a duré que deux ans.

Elle me disait : «Je vais étudier la société américaine en travaillant chez ces riches. Je vais m'enrichir à leurs dépens.» Elle sortit de cette expérience dégoûtée par le gaspillage qu'elle



Marie Chauvet, en 1963.

y observa : «Ils n'ont rien à m'apprendre, ils sont creux, ce sont des monstres.» Mais elle avait le tempérament assez riche pour trouver du bon et du beau dans toutes les cultures. Comme sa situation se stabilisait, elle écrivit les *Rapaces* et entreprit avec l'aide de Jean Fouchard (historien et écrivain) un énorme travail de documentation pour une fresque historique allant de la guerre d'Indépendance à nos jours, un roman, qu'elle appellerait les *Enfants d'Ogoun*. Elle n'en a rédigé que quelques pages. Elle est morte à 57 ans, d'une tumeur au cerveau.

Quelle était sa formation ? Quels étaient ses goûts littéraires ?

Bien qu'elle ne soit arrivée qu'au brevet élémentaire, elle avait une formation classique et récitait des strophes de Salambô, me signalant la puissance du rythme, la perfection de la prose. Elle lisait plus des romans que de la poésie si mon souvenir est exact. Elle aimait le *Cantique des cantiques*. Elle lisait avec passion la biographie de Jaurès par exemple, elle était fascinée par Kafka, les romanciers russes, Dostoïevski en particulier, Antonin Artaud, William Faulkner, Proust, Ernest Renan, Sartre, Simone de Beauvoir. C'est grâce à elle qu'entre 12 et 14 ans, je lisais Jean-Christophe, les Thibault et *Guerre et Paix* plutôt que *Delly* et *Max du Veuzit*.

Ce qu'elle écrit sur les relations Noirs-mulâtres est-il toujours vrai ?

Cette question de peau vient d'être agitée, encore une fois, sous Aristide. Parfois c'est une arme politique, d'autres fois une manière d'être. Des Haïtiens que je rencontre aux Etats-Unis dans les rues ou ailleurs refusent, candides, d'admettre que je suis haïtienne. Ils viennent de la campagne, ne sont jamais passés par Port-au-Prince et ne savent pas qu'il existe des Haïtiens jaunes ou roses... là, c'est l'ignorance. Mais d'autres brandissent sciemment cette question de couleur, comme le moyen le plus efficace de diviser pour avoir le pouvoir. Et la haine des deux côtés (mulâtre et noir) est parfois infranchissable.

RECUEILLI (PAR E-MAIL)
PAR NATALIE LEVISALLES

(1) *Après la défaite et la mort de jeunes opposants au régime, leurs têtes sont coupées et offertes à Duvalier, des familles entières de la ville de Jérémie sont massacrées. L'exécution des deux derniers survivants est télédiffusée.*

«*Sur l'élan de ta voix glissent nos vies/vers l'aurore et la nuit et le sel de la mer/Le rameau s'envole et c'est toi qui rêves Marie/de danses tristes et de glaçons dans nos coeurs/dans nos mémoires vendues/Et c'est toi Marie... Nous ferons le cadavre exquis/Tant pis pour l'heure la poésie dans nos yeux...*»

Ce cadavre exquis, intitulé *Que meure la chanson de la mort*, a été composé pour Marie Chauvet le 1er août 1963, à la veille d'un départ, par les cinq poètes du groupe Haïti Littéraire René Philoctète, Serge Legagneur, Roland Morisseau, Villard Denis dit Davertige et Anthony Phelps, qui avaient à l'époque entre 25 et 33 ans. A peine plus que les quatre poètes de «Folie», le troisième volet du triptyque. Aucun d'entre eux ne sera assassiné, mais tous feront de la prison avant de partir en exil à Montréal. Comme le René du roman, l'un deux, Davertige, perdra la raison. Il est mort l'an dernier. Les jeunes poètes de «Folie» ont bien été inspirés à Marie Chauvet par ceux d'Haïti Littéraire avec qui, au début des années 60, et jusqu'à ce que l'exil les sépare, elle a vécu, dit Anthony Phelps, «une merveilleuse et inoubliable amitié».

C'est Anthony Phelps qui, le premier, a rencontré Marie Chauvet à Port-au-Prince en 1959. Il a 31 ans et vient de faire la connaissance de Philoctète, Legagneur, Morisseau, et Davertige, du groupe Samba. Quelques semaines plus tard, Samba devient Haïti Littéraire et crée la revue *Semences*. Quelque temps plus tard, Phelps présente ses amis à Marie Chauvet. «Le courant a passé tout de suite entre les six et nous allions vivre des moments inoubliables ensemble. Après quelques mois, Marie a suggéré de nous appeler les Araignées du soir» (d'où la toile d'araignée ajoutée à la main sur la photo qui les réunit tous). Les jeunes poètes initient Marie Chauvet à la poésie contemporaine et au surréalisme, «mais elle reste essentiellement une romancière», dit Phelps.

Tous les dimanches, les cinq d'Haïti Littéraire se retrouvent chez les Chauvet, à Bourdon (un quartier résidentiel de Port-au-Prince). «Parfois, nous écoutions ensemble l'émission culturelle de Radio Cacique, qui passait à 11 heures. Le plus souvent, nous parlions littérature. Dans le climat de violence du duvaliérisme, où emprisonnements, disparitions, meurtres étaient monnaie courante, ces réunions étaient une bouffée d'air frais.»

Le cadavre exquis se terminait ainsi : «... mais l'hirondelle a passé aux lèvres un ciel entier/et tu disais nos serments étouffés/notre angoisse la corde au cou/Et pourtant nous avons conquis l'arc-en-ciel/dans tes cheveux de nuit».